

Composer les mémoires et recomposer les identités : être « juif de Libye » à Rome

Piera Rossetto

Citer ce document / Cite this document :

Rossetto Piera. Composer les mémoires et recomposer les identités : être « juif de Libye » à Rome. In: Communications, 100, 2017. Des passés déplacés. Mémoires des migrations. pp. 41-55;

https://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_2017_num_100_1_2825

Fichier pdf généré le 21/02/2020

Abstract

Composing Memories, re-Shaping Identities: Being “a Jew from Libya” in Rome

Jews from Libya who had been forced to leave the country in 1967, in the aftermath of the Six-Day War settled in Rome, homeland to the Roman Jewish community for two millennia. The “rugged encounter” between the two groups shows an interesting combination in composing memories and re-shaping identities in the public sphere.

Resumen

Componer los recuerdos y reconstruir las identidades : ser « Judío de Libia » en Roma

Los Judíos de Libia, obligados a huir del país en 1967 como consecuencia del estallido de la guerra de los Seis Días se instalaron en Roma, « patria » de la milenaria comunidad judeo-romana. La eclosión « encuentro-enfrentamiento » entre estos dos grupos supone una interesante combinación en la composición de recuerdos y reconstrucción de identidades dentro de la esfera pública.

Résumé

Composer les mémoires et recomposer les identités : être « juif de Libye » à Rome

Des juifs de Libye, obligés de fuir le pays en 1967 à la suite du déclenchement de la guerre des Six Jours se sont installés à Rome, « patrie » de la millénaire communauté juive romaine. Dans la « rencontre-accrochage » de ces deux groupes, l'entrelacement entre composition des mémoires et recombinaison des identités sur le plan public devient particulièrement intéressant.

Composer les mémoires et recomposer les identités : être « juif de Libye » à Rome¹

La présence millénaire des juifs dans les territoires de la Tripolitaine, de la Cyrénaïque et du Fezzan s'achève au XX^e siècle en l'espace d'à peine deux décennies : les juifs de Libye partent en masse vers Israël pendant les années 1949-1952, dans ce qu'il est aujourd'hui commun d'appeler la grande *Aliyah*². Les quelques milliers de juifs qui restent à Tripoli et à Benghazi seront obligés de fuir le pays en 1967 à la suite du déclenchement de la guerre des Six Jours et des violentes émeutes qui suivirent. Le coup d'État du colonel Kadhafi, en septembre 1969, scelle définitivement l'impossibilité d'un « retour au pays » pour les juifs qui l'ont fui³.

Si de nombreux ouvrages ont été publiés sur les trajectoires des migrations juives dans les régions d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient, l'histoire des communautés juives libyennes a été moins traitée que celle des autres communautés de ces régions⁴. Comme l'affirme Haim Saadoun⁵, des aspects entiers de la vie des juifs en Libye mériteraient encore d'être approfondis. Parmi eux, on trouve l'histoire de la période allant de la grande *Aliyah* au départ forcé en 1967 ainsi que l'étude du destin des juifs qui ont quitté la Libye entre 1967 et 1969 et se sont installés pour la plupart en Italie, en particulier à Rome. Ces questions sont au cœur, entre autres, de la recherche anthropologique que j'ai conduite parmi les juifs de Libye en Italie, Israël, France et Grande-Bretagne⁶. Cette recherche traite également de ce qui m'est apparu comme un point aveugle de la littérature anthropologique déjà existante : les mémoires et les représentations des juifs de Libye, dans les temps et les espaces/lieux de leur « exil », dans une perspective comparative entre Israël et l'Italie, avec une attention particulière sur la période précédant le départ forcé aussi bien que sur l'installation en Italie.

L'article que je présente se fonde sur ce terrain ethnographique⁷. Dans les paragraphes qui suivent, je m'attache à mettre au jour l'expérience migratoire des juifs qui ont quitté la Libye en 1967 et se sont installés à

Rome, « patrie » de la millénaire communauté juive romaine. C'est précisément dans la « rencontre-accrochage » de ces deux groupes que l'entrelacement entre composition des mémoires et recomposition des identités devient particulièrement intéressant.

Les juifs dans une Libye qui change.

Les juifs qui arrivent de Tripoli et de Benghazi à Rome en 1967 ont vécu une période dense de changements sociaux, économiques et politiques pour la Libye. Suite à l'*Aliyah* de 1949-1952, les juifs passent, dans le pays, de 36 000 à environ 6 000, concentrés pour la plupart à Tripoli, auxquels s'ajoutent quelques centaines de personnes à Benghazi. La majorité des juifs à Tripoli vit dans la ville nouvelle, même s'il reste encore des familles dans le quartier juif de la ville ancienne, la *Hâra*. Vers Israël partent surtout ceux qui appartiennent aux couches les plus pauvres de la société juive libyenne, ainsi que les anciennes communautés juives rurales. La population juive qui reste en Lybie est urbaine, active dans les commerces, très proche de la communauté italienne demeurée en Libye après la fin du colonialisme italien (1911-1950)⁸ et en même temps fortement attachée à la religion et à ses traditions. Si, comme on le verra par la suite, la société juive libyenne connaît une amélioration de ses conditions économiques, il reste pourtant en son sein des distinctions culturelles héritées de sa composition historiquement hétérogène. On distingue ainsi les familles juives « autochtones », dont les plus riches sont souvent liées aux milieux musulmans plus influents, les familles juives d'origine italienne, arrivées au XIX^e siècle avec les premières activités de la colonisation italienne, les familles d'origine sépharade, qui continuent à parler le ladino chez elle et à revendiquer avec orgueil cette identité, enfin les familles d'origine française, égyptienne plutôt que maghrébine, arrivées en Libye pendant des siècles, à la suite des innombrables destins individuels dont on garde parfois mémoire dans la famille.

Comme l'historien Martel l'a bien montré⁹, au lendemain de son indépendance le 24 décembre 1951, la Libye se trouve dans la nécessité d'obtenir des financements qui lui permettent de surmonter sa « pauvreté structurelle » et de rattraper son « retard conjoncturel »¹⁰. Les organismes internationaux tels que les Nations unies, la Banque internationale pour la reconstruction et le développement et le Fonds monétaire international « sont en mesure de fournir des experts et des plans, mais pas de crédits¹¹ ». Le vide est comblé par les puissances étrangères : l'Angleterre, la France, les États-Unis et dans une plus petite mesure l'Italie. En ce qui concerne les États-Unis, les aides financières sont distribuées sous d'autres

formes, à travers la location de l'aérodrome de Wheelus Field, proche de Tripoli¹². Quant aux Britanniques, le traité anglo-libyen d'alliance signé le 29 juillet 1953 pour vingt ans assure à l'Angleterre « l'usage de ses bases, l'accès aux aéroports civils, la liberté de mouvement de ses troupes¹³ ».

Dans les grands changements qui ont touché la Libye dès les premières années de son établissement en tant qu'entité étatique, il faut aussi considérer les implications de la découverte et de l'exploitation du pétrole dans et pour le pays¹⁴.

Les premiers forages ont été conduits par les Italiens entre 1911 et 1914, mais il faudra attendre la fin des années 1950 pour atteindre un véritable développement de l'industrie pétrolière : on passe ainsi de 10 concessions en 1955 à 89 en juin 1960¹⁵. En l'espace de quelques années, la Libye devient le quatrième producteur de pétrole au monde¹⁶.

La plupart des compagnies sont anglaises et américaines. Martel en conclut que « la Libye est entrée dans le Middle East pétrolier des Anglo-Saxons. Son basculement vers le Machreq, favorisé par l'administration anglaise, la monarchie Sanusi, le voisinage de l'Égypte, s'en trouve accentué. La langue anglaise, celle des affaires et de la technique, en tire profit¹⁷ ».

Les relations internationales au lendemain de la déclaration d'indépendance de la Libye et les changements économiques et politiques déterminés par l'industrie pétrolière constituent le nouveau cadre de référence pour les habitants de ce pays, dont les quelques milliers de juifs qui ont décidé de rester en Libye. Sur la base des témoignages recueillis, on peut affirmer que les juifs en Libye ont bénéficié du boom économique engendré par l'exploitation du pétrole, même si ce n'est que de manière indirecte. Les juifs possèdent et gèrent beaucoup d'entreprises qui opèrent dans les domaines économiques liés à l'industrie pétrolière. Dans l'extrait qui suit, Moses et sa femme Yvette, tous deux nés à Tripoli au début des années 1940, décrivent l'effet des changements économiques dans leur vie quotidienne à Tripoli :

MOSES : Avec le pétrole, l'aisance, le boom économique a créé une civilisation incroyable. Chez nous il y avait des chaussures plus belles que celles qu'on trouvait en Italie, des vêtements plus beaux qu'en Italie, et les coiffeurs : magnifiques ! Ils venaient d'Italie et quand ils ont quitté la Libye, ils ont ouvert des salons à Rome, à *Piazza di Spagna* !

YVETTE : Les tissus venaient d'Angleterre. Mon père les vendait, ils coûtaient cher !

MOSES : Tous les vêtements étaient confectionnés sur mesure, tissus de valeur, beaux, cashmere. Il y avait des magasins spécialisés en cashmere anglais¹⁸.

Cette condition économique favorable se reflète dans le style de vie des juifs. Mais la vie sociale témoigne aussi de ces transformations : une vie sociale liée, dans les souvenirs de mes interlocuteurs, aux clubs (*Beach Club, Underwater Club*) sur la plage ou bien à des hôtels très renommés pour leurs fêtes et les événements mondains (*Hotel Casino Uaddan, Hotel Mehari*)¹⁹. Tripoli est une porte sur la mer, une ville cosmopolite où se mêlent les langues et les provenances, soulignent souvent les interviewés avec une pointe d'orgueil. Évidemment, tous les juifs de Tripoli dans cette période ne s'habillaient pas avec le meilleur cashmere anglais, n'allaient pas aux fêtes du *Uaddan* et du *Mehari*, n'étaient pas membres d'un club prestigieux. Mais tout cela faisait partie de la vie de la ville et de la vie d'un certain nombre de juifs.

En outre, les juifs qui restent en Libye après la grande *Aliyah* en 1949 et 1952 ont tendance à se définir comme « italiens » et cela sous différents aspects, comme le souligne très bien l'expérience de Meir, né à Tripoli en 1957. Après le départ forcé de Tripoli en 1967, la famille de Meir décide de s'établir à Rome pour permettre aux enfants de continuer leurs études en italien, la langue de leur scolarité à Tripoli :

MEIR : Et donc il y avait cette incertitude, mais avant tout « *c'erano i ragazzi* » [il y avait les enfants] comme ils le disaient mes parents, il y avait les enfants qui allaient à l'école. Les premières années il y avait un débat dans ma famille : aller en Israël, ou plutôt en Amérique, mais après... avant tout il y avait les enfants qui devaient terminer l'école²⁰.

La famille de Meir s'installe à Rome et Meir est inscrit à l'école primaire. Il se souvient du premier jour :

MEIR : le jour que je vais à l'école en *quinta elementare*, nous allons dans cette école et nous on n'arrive pas à trouver la classe. Enfin, nous y arrivons et on trouve l'enseignant qui était en train d'expliquer aux élèves que cette année-là ils auraient un nouveau copain, un réfugié africain de Libye. L'enseignant mesurait 1,50 mètre, la même taille que moi. Je suis arrivé avec ma mère, une femme qui mesurait 1,70 mètre, les cheveux roux, belle, comme une actrice. Tout le monde me regarde. Un copain à côté de moi me regardait pour voir si moi je comprenais car eux ils parlaient en *romanesco* [le dialecte de Rome] et moi je parlais italien ! [...] Nous n'étions pas étrangers, nous étions déjà italiens²¹ !

Le facteur principal de cette autoperception s'enracine dans deux éléments essentiels : d'une part, l'italien représente désormais la langue maternelle pour la majorité des jeunes juifs nés en Libye dans les années 1940 et

1950, et d'autre part, presque la totalité d'entre eux, sauf quelques rares exceptions, suivent leur scolarisation en Libye en langue italienne, de l'école maternelle jusqu'au collège. En outre, l'Italie reste aussi la destination pour les études universitaires, ainsi que pour les vacances ou pour les soins médicaux. Le paradoxe pour Meir c'est que lui, censé être le « réfugié africain », parle italien, tandis que ses copains « italiens » n'y arrivent pas.

Au cours de mon terrain ethnographique, j'ai observé comment le processus d'identification des juifs libyens interviewés a progressivement évolué au fil des générations (à partir des interviewés nés dans les années 1920 jusqu'à ceux nés dans les années 1950) autour de trois noyaux fondamentaux : une représentation d'eux-mêmes en tant qu'« Italiens », « modernes » et « porteurs de traditions »²². C'est avec cette vision d'eux-mêmes que les juifs de Libye arrivent à Rome, après une fuite précipitée par avion ou en bateau. Mais quelle était cette communauté juive de Rome qui les a accueillis ?

Une communauté ancienne et complexe au lendemain de la Shoah.

La communauté juive de Rome a une histoire millénaire et complexe de présence dans la ville²³, marquée par le long et douloureux enfermement des juifs dans le ghetto (1555-1870), qui eut des conséquences désastreuses pour la communauté, au niveau de son développement culturel, social et économique. L'institution du ghetto à Rome n'annule pas, à l'époque moderne, la stratification en classes de la société juive, dont le haut de la hiérarchie est occupé par les banquiers, les notaires et les rabbins, tandis que le reste de la population juive travaille dans le petit commerce et les autres professions qui leur sont permises²⁴. À la différenciation sociale s'ajoute, encore à l'époque moderne, la diversité culturelle portée par les juifs qui fuient l'Espagne en 1492 et s'installent à Rome.

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, la société juive romaine a gardé son hétérogénéité culturelle et sa stratification sociale. Comme l'affirme l'historien Claudio Procaccia, elle est divisée en trois groupes principaux : les familles qui, depuis des générations, comptent parmi leurs membres de grands entrepreneurs, intellectuels et scientifiques ; les commerçants (*i bottegari*), propriétaires d'entreprises moyennes et petites ; enfin les marchands ambulants (*i ricordari*, les chiffonniers), employés dans les professions les plus basses²⁵.

Il faut aussi souligner que, lorsque les juifs de Libye s'installent à Rome en 1967, la communauté juive romaine vient de sortir de la guerre et ressent encore le trauma de la Shoah, lié en particulier à la rafle du ghetto le 16 octobre 1943 et à *l'eccidio delle fosse Ardeatine* (le massacre des fosses

Ardéatines). Une recherche sociologique publiée en 2007 sur la vie sociale et économique de la communauté juive de Rome entre 1945 et 1965²⁶ confirme par ailleurs sa faible pratique religieuse pendant cette période²⁷. Plus généralement, cette recherche met en lumière une amélioration des conditions économiques des juifs romains dans la période considérée (1945-1965) qui correspond à la tendance globale au niveau italien (le boom économique), mais celle-ci ne s'est pas accompagnée d'une mobilité sociale équivalente dans la communauté juive romaine. Comme l'enquête sociologique le montre, l'absence de mobilité sociale a aussi empêché les juifs romains de participer pleinement au processus de modernisation en cours en Italie dans les deux décennies considérées²⁸.

Les communautés, juive libyenne d'un côté, juive romaine de l'autre, qui se « rencontrent » en 1967 à Rome sont donc complexes. D'une part, les juifs de Libye arrivent dans la capitale italienne en provenance d'un monde cosmopolite et en plein développement économique mais ils y arrivent pour la plupart comme des « réfugiés » ; d'autre part, la communauté juive romaine est fière de sa présence millénaire dans la ville. Elle fait partie du corps de la ville, tout en étant, dans les années 1960, encore affaiblie et cherchant à se reconstruire. Lors des entretiens réalisés, *a posteriori*, les interviewés juifs libyens en sont tout à fait conscients. Ils lient la pratique réduite du judaïsme qu'ils remarquaient souvent, lors de leur arrivée, parmi les juifs de Rome, à ces raisons historiques, en plus du long séjour dans le ghetto : comment se préoccuper de manger casher, se demandent souvent les interviewés, quand le problème pour les juifs à Rome était d'avoir quelque chose à manger ?

La générosité de l'accueil mis en place par la communauté romaine et ses institutions, en particulier le grand rabbin Elio Toaf, est largement reconnue par mes interlocuteurs juifs libyens. Pourtant, la reconnaissance envers la communauté de Rome s'accompagne également d'un sentiment de déception et d'incompréhension, comme en témoigne l'entretien avec Yvette et Moses.

« Ils ne nous connaissaient pas bien... »

J'ai rencontré Yvette et son époux Moses, dans leur appartement à Rome. Les deux sont nés à Tripoli, respectivement en 1947 et en 1943 et ils ont quitté la Libye en 1967. Depuis lors, ils habitent Rome où ils se sont connus et mariés. Malgré les invitations réitérées de la part de son épouse à nous rejoindre, Moses ne s'assoit pas avec nous. Pourtant, il reste dans les parages, et suit notre conversation à sa manière. Quand il décide d'intervenir, c'est pour me montrer une photo. Il s'agit d'une photo du mariage

de ses parents, en 1940 à Tripoli. Il a scanné la photo et l'a imprimée sur papier. Au centre de la photo, les deux époux assis et tout autour d'eux une vingtaine de parents. À l'exception des deux grands-mères, qui portent le vêtement traditionnel, le *barracano*, les autres sont habillés « à l'européenne », comme le définit Moses. « Tout le monde s'habillait déjà "à l'européenne" en 1940, ajoute-t-il. Si on pense aux juifs de Libye comme à des Bédouins du désert, à des gens culturellement arriérés, on se trompe », affirme-t-il. Si Moses tient à nous le dire, c'est parce que c'est ainsi que son « groupe » et lui-même ont été perçus à leur arrivée par les juifs romains :

MOSES : Il y avait aussi les blagues comme « Où est-ce que tu as garé ton chameau ? », ou bien ils [les juifs romains] nous demandaient : « Est-ce que vous êtes des Bédouins ? Est-ce que vous mangez avec la fourchette ou pas ? »

YVETTE : Ils ne nous connaissaient pas bien...

MOSES : Les filles, ils ne voulaient pas les marier à des garçons tripolitains, les parents ne le permettaient pas. Par contre le contraire oui, ça arrivait, pour eux nous étions des Bédouins du désert. Les Tripolitains étaient plus ouverts que les Romains. [...] Un juif romain n'épousait pas une fille qui avait été déjà fiancée ; ils en étaient à ce niveau-là ! Il ne lui restait que de se marier avec un veuf ou un homme divorcé et avec enfants. Maintenant non, mais alors ils avaient l'esprit plus fermé que nous. Ici, en Italie, une fille juive romaine devait rentrer chez elle à 23 heures, chez nous non, nous ne sommes pas habitués comme ça !

YVETTE : Mais nous, on venait d'un pays qui était un port sur la mer, il y avait les Anglais, les Américains, les Italiens...

MOSES : En 1967 nous étions scandalisés par les juifs romains, pour nous ils étaient des hommes des cavernes...

YVETTE : Moi, je sortais volontiers avec eux, mais je les trouvais un petit peu trop « fermés », limités, des gens qui ne savaient pas ce qui se passait dans le reste du monde²⁹.

La photo de mariage, prise à Tripoli, puis emportée dans les bagages de Moses à Rome, nous révèle ainsi ce que signifie, pour Moses comme pour d'autres juifs de Libye, « être moderne », et les caractères diacritiques de cette modernité, tels que le vêtement ou, plus haut, l'usage de la langue italienne, les distinguant ici des Bédouins. Elle met aussi au jour le décalage encore présent dans les mémoires vives entre les représentations attribuées aux juifs romains et celles portées par les juifs de Libye, quant à leurs communautés respectives.

Dans le processus de remémoration engendré par l'entretien, Moses rappelle ce moment d'incompréhension entre les deux groupes. Évidemment,

ce n'est pas la seule chose dont il parle. Pourtant, je le considère comme significatif par rapport au processus de reconstruction mémorielle et identitaire. J'interprète le choix de Moses d'imprimer la photo et de me la donner comme une volonté de rendre en quelque sorte tangible et durable la trace de cette expérience.

Des représentations réciproques se forment ainsi entre juifs de Rome et juifs de Libye : entre un groupe et l'autre. En disant « groupe », je voudrais ici souligner cette vision collective et « collectivisante » des uns envers et sur les autres qui va s'affirmer au fil du temps. Les juifs romains, par exemple, considèrent les juifs libyens ou mieux les « Tripolitains » (c'est comme ça que les juifs romains les appellent, sans faire aucune distinction entre, par exemple, juifs de Tripoli et juifs de Benghazi) comme des juifs tout le temps occupés à prier. À l'inverse, les juifs de Libye considèrent les Romains presque comme des « assimilés », qui auraient perdu toute tradition, surtout en termes de cacherout. Ils sont fiers de s'attribuer le mérite d'avoir restauré le respect de la cacherout dans l'ensemble de la communauté juive de Rome et d'avoir donné aux Romains l'exemple d'un fort attachement à la religion juive et aux traditions. Selon mes interlocuteurs, c'est grâce à eux que l'on constate aujourd'hui un retour à ces traditions et au respect de la cacherout parmi les juifs romains. Sans doute ces représentations, construites dans l'interaction et la rencontre entre les juifs de Rome et les juifs de Libye, sont-elles plus complexes. En témoigne une pièce de théâtre mise en scène à Rome par des acteurs amateurs juifs libyens et romains en juin 2011.

Composition collective humoristique des mémoires de la migration.

La pièce théâtrale *Tripolini e... Trivolati* (« Tripolitains et... troublés ») a été présentée à Rome, en 2011, au théâtre Ghione, ce qui souligne qu'elle était destinée à tout public et non pas seulement aux juifs. Elle met en scène l'arrivée des juifs de Libye à Rome en 1967, et montre l'attitude des uns envers les autres, les stéréotypes, les représentations réciproques. Cela se passe dans le cadre classique d'une histoire d'amour entre une jeune fille juive tripolitaine, qui vient d'arriver à Rome, et un jeune garçon juif romain qui tombe amoureux d'elle dès leur première rencontre.

Avant d'analyser certains passages de la pièce, il me semble important de rappeler son origine, telle que me l'a racontée Giordana Sermoneta, la metteuse en scène, une femme juive romaine³⁰.

Après avoir travaillé plusieurs années comme actrice au sein du théâtre en *giudeo-romanesco* (la langue parlée par les juifs de Rome), Sermoneta a décidé de créer un atelier de théâtre amateur pour adultes. Le principe

était de mettre en scène une comédie que tous les participants contribuaient à écrire. Il s'agissait donc d'une forme d'écriture collective. Parmi les participants, la première année, il y avait un certain nombre de femmes tripolitaines, raconte Sermoneta. L'idée a germé de créer une comédie qui raconterait l'histoire de l'arrivée des juifs de Libye à Rome en 1967, à travers un des premiers mariages « mixtes » nés de cette rencontre.

Cette comédie représente le fruit d'une collaboration entre juifs romains et juifs tripolitains qui ont participé ensemble au processus d'écriture collective du scénario. Le texte produit représente donc une sorte de vision commune et réciproque sur laquelle je reviendrai ultérieurement, après avoir présenté certaines des scènes à mes yeux les plus significatives. Les participants ont répété ensemble et certains ont interprété le rôle de l'« autre » : un Romain par exemple a interprété le rôle d'un Tripolitain, ce qui l'a obligé à apprendre des phrases en arabe.

Comme je l'ai annoncé au début, le cœur du scénario est constitué par l'histoire d'amour entre deux jeunes : Rachele Raccah et Alberto Piazza. Leurs noms révèlent d'emblée l'origine des deux familles, Raccah étant un nom très répandu parmi les juifs de Libye et Piazza un nom typique des juifs romains. L'amour des deux jeunes oblige les familles à se rencontrer et à se connaître. La famille tripolitaine invite la famille romaine à célébrer ensemble le shabbat, d'abord à la synagogue tripolitaine, puis à la maison pour dîner. À partir de ce moment, les acteurs mettent en scène les critiques émises par chacun des « groupes », représentés ici par ces deux familles, à l'encontre de l'autre.

Les Tripolitains critiquent les Romains parce qu'ils sont arrivés à la synagogue en voiture, ce qui est interdit pendant le shabbat.

Tout le monde le sait, dit le père tripolitain, que les juifs de Rome ne sont pas religieux, personne parmi eux ne parle hébreu.

– Leurs célébrations au temple sont froides, intervient Fortuna, la tante de Rachele, sans aucune joie, et dès que la cérémonie est terminée, tout le monde se précipite à la maison sans échanger un mot.

Précisons qu'officiellement, à Rome, les Tripolitains n'ont jamais établi de communauté, au sens institutionnel du terme, qui soit séparée de la communauté juive de Rome. Ils ont toutefois créé de nouveaux lieux de prière pour pouvoir y célébrer la liturgie selon le rite en vigueur en Libye. Comme la pièce de théâtre le souligne efficacement, les différences entre les rites ne concernent pas seulement des éléments de nature liturgique, comme l'usage de *nigunim* (mélodies) différents, ou bien l'ajout de certaines prières spécifiques, ou encore la célébration de « petits Pourim » qui sont liés à l'histoire des juifs en Libye³¹. La forme extérieure de la liturgie

reflète de nombreuses références culturelles différentes entre les deux communautés qui se sont stratifiées au fil du temps dans des contextes historiques divers.

Pour revenir au spectacle, le dîner se termine par une dispute entre les deux pères. D'une part, M. Raccah conclut qu'il ne donnera jamais son approbation au mariage de sa fille avec un garçon dont la famille n'est presque pas juive. D'autre part, les Romains se sentent blessés dans leur dignité. Le père d'Alberto admet qu'ils ne connaissent presque pas les prières ni les bénédictions et que la cacherout ne représente pas leur première préoccupation. Mais ils n'acceptent pas qu'on doute de leur judéité, comme le fait M. Raccah. Les Romains ne pratiquent pas comme les Tripolitains, dit M. Piazza, mais les Romains sont attachés à leurs propres racines comme les Tripolitains le sont aux leurs.

La pièce se termine avec la rencontre des deux grands-pères (romain et tripolitein) qui trouvent une solution et parviennent à réconcilier tout le monde. Le mariage aura bien lieu. Les deux grands-pères « se parlent », mais ils le font chacun dans leur propre langue : l'un en judéo-tripolitein, l'autre en *giudeo-romanesco*. Bien qu'ils parlent des langues différentes, ils arrivent tout de même à se comprendre.

Selon Sermoneta, le spectacle a rencontré un très vif succès parce qu'il reflétait le souhait des spectateurs, tant des juifs tripolitains que des juifs romains, de créer une seule communauté. J'ajouterais que le succès de la pièce tient également au fait qu'elle valide certaines distinctions en traitant par la dérision et l'humour leur potentiel conflictuel.

Dans le même temps, et paradoxalement, Sermoneta souligne aussi, lors de notre rencontre, que la mise en scène de *Tripolini e... Trivolati* a eu comme conséquence inattendue de « se confronter avec une partie de l'histoire des juifs de Rome, parce qu'une partie significative de l'histoire des juifs de Rome est constituée par l'arrivée des juifs de Libye qui a beaucoup changé les juifs de Rome³² ».

L'écriture de cette pièce et sa réception semblent révéler les contradictions internes aux relations entre juifs de Libye et juifs de Rome, aujourd'hui plus ou moins étroitement mêlés par des alliances, et la manière dont s'est tissée, non sans difficultés, avec l'arrivée des juifs de Libye à Rome et une rencontre qui a transformé les uns et les autres, une histoire commune. Cette transformation concerne notamment, pour les juifs de Rome, le renouvellement de la pratique religieuse qui s'est répandue du fait de la présence des juifs de Libye. Les juifs de Rome ont une histoire toute particulière, nous dit l'auteure, marquée par une forte identification avec la ville de Rome au point qu'ils se sentent autant juifs que Romains. Cela les a amenés à une forte assimilation, qui peut avoir affaibli la pra-

tique religieuse. En plus, on ne doit pas oublier les conséquences sur la vie juive de la capitale de la déportation des juifs romains pendant la Shoah.

Quand les juifs de Libye sont arrivés, il s'agissait d'une rencontre entre deux entités complètement différentes. Les Tripolitains arrivés à Rome les ont trouvés très éloignés d'eux. Ils ont eu le sentiment qu'ils n'avaient rien en commun, parce que les Romains avaient leurs traditions à eux et qu'ils étaient très peu religieux par rapport à la *Halakha*, la loi juive. Comme le souligne Sermoneta,

les Tripolitains étaient beaucoup plus religieux et beaucoup plus orientaux [...] au sens littéraire du terme, c'est-à-dire qu'ils se regardaient et que les Romains les regardaient comme s'ils étaient arrivés avec des chameaux, et les Tripolitains regardaient les Romains en se demandant s'ils avaient quelque chose de juif, et à leurs yeux ils n'avaient rien de juif. Ça a été une rencontre difficile et elle l'est encore³³.

La fin du spectacle exprime donc un souhait qui, dans la réalité, n'a pas encore été exaucé, du moins dans les discours et les représentations véhiculées. En ce qui concerne les pratiques, chaque « communauté » affirme souhaiter garder ses propres traditions culturelles et religieuses mais, en même temps, on peut observer, par exemple dans les institutions communautaires comme le conseil de la communauté ainsi que dans ses différents départements, une remarquable intégration des juifs d'origine libyenne parmi les groupes dirigeants. Entre les deux communautés se sont développées des dynamiques de définition réciproque révélatrices de logiques de distinction et de rapprochement. Ces dynamiques sont mises en récit publiquement et, à travers ce processus, elles sont réfléchies, élaborées et aussi partagées. Elles s'ajoutent à l'histoire de chacune des deux communautés et elles deviennent une partie de leur patrimoine.

Conclusion.

L'arrivée à Rome des juifs de Libye marque une étape fondamentale dans le parcours de cette diaspora mais aussi dans l'histoire de la communauté juive romaine. Les mémoires de la migration ne sont pas seulement celles des juifs de Libye arrivés à Rome mais aussi celles des juifs romains qui ont vu arriver, au cours de l'été 1967, et en l'espace de quelques semaines, des milliers de coreligionnaires venant de l'autre côté de la Méditerranée. Si le but du projet théâtral *Tripolini e... Trivolati* était de mettre en scène l'arrivée des juifs libyens à Rome, et donc de composer les mémoires d'une histoire particulière de migration, il s'avère qu'à un moment donné de cette

histoire, les protagonistes se révèlent être non seulement ceux qui sont partis et arrivés (les juifs libyens) mais aussi ceux qui les ont accueillis (les juifs romains). Ainsi, la composition des mémoires participe ici à une recomposition des processus d'identification pour les deux groupes, dans une dimension de réciprocité et d'interaction où l'on retrouve de l'humour, des blagues qui viennent aussi évoquer des sentiments de déception.

Ces processus d'identification ont joué, des deux côtés, aux niveaux individuel et collectif. Tout comme les souvenirs de Libye ou encore de l'installation à Rome, les traits de cette identification au judaïsme – romains aussi bien que libyens – circulent et évoluent au fil du temps et des espaces. On pourrait parler, avec Alain Tarrius, d'« identités circulatoires³⁴ », c'est-à-dire imaginer les identités comme des « territoires circulatoires », caractérisées par la capacité de l'individu à « fédérer étapes et parcours³⁵ ». Et on pourrait aussi penser aux identités en termes de « mobilité identitaire³⁶ », où chaque définition de l'identité constitue un redéploiement successif dans le parcours de l'individu aussi bien que du groupe. Il s'agit de définitions réciproques qui circulent dans l'espace public réel aussi bien que dans le monde virtuel. À travers cette circulation, les définitions identitaires sont englobées dans l'histoire collective des deux communautés et transmises comme partie intégrante du patrimoine de chacune. Ainsi, l'arrivée des Tripolitains à Rome devient partie intégrante de l'histoire de la communauté juive romaine, de la même façon que l'installation à Rome devient pour les juifs de Libye une autre étape de leur redéploiement identitaire.

Piera ROSSETTO
pierarossetto@gmail.com
Independent Scholar

NOTES

1. Je tiens à remercier M. Hamos Guetta pour m'avoir introduite auprès de M^{me} Giordana Sermoneta. Je remercie également M^{me} Sermoneta d'avoir accepté de partager avec moi le parcours qui a amené à la réalisation de la pièce théâtrale aussi bien que ses souvenirs personnels. Je tiens à remercier toutes les personnes interrogées qui m'ont raconté leurs souvenirs, mais l'interprétation de leurs propos demeure de ma responsabilité. Tous les extraits cités dans l'article font partie des archives privées de Piera Rossetto.

2. *Aliyah* en hébreu, au pluriel *aliyot*, signifie « montée » : le mot se réfère à l'émigration juive en Palestine et après 1948 en Israël.

3. Les Italiens de Libye, descendants des colons arrivés au début du XX^e siècle, seront expulsés du pays en 1970.

4. Robert Attal, *Yahadut Tzfon Afrika. Bibliographia. Les Juifs d'Afrique du Nord. Bibliographie. Supplément à l'édition de 1993*, Jérusalem, 2010 (en hébreu et en français). Les ouvrages de Renzo De Felice, Maurice Roumani et Rachel Simon demeurent des points de référence incontournables en

Composer les mémoires et recomposer les identités

ce qui concerne l'historiographie des communautés juives en Libye à l'époque moderne et contemporaine. Ces écrits privilégient les sources institutionnelles, et s'intéressent surtout aux périodes ottomane et coloniale (en particulier De Felice et Simon) ainsi qu'à la période de l'administration britannique jusqu'à la proclamation de l'indépendance du pays. En ce qui concerne la discipline anthropologique, l'étude des communautés juives de Libye, depuis les années 1970, voir les travaux d'Harvey E. Goldberg. Goldberg s'est intéressé, le premier, aux juifs de Libye émigrés en Israël soit du point de vue de leur installation dans le pays : Harvey E. Goldberg, *Cave-dwellers and Citrus-growers: A Jewish Community in Libya and Israel*, Cambridge, Cambridge University Press, 1972 ; soit du point de vue de leur vie en Libye (ses études restent plutôt centrées sur la fin du XIX^e siècle et la première moitié du XX^e siècle), y compris la religiosité, les traditions, les coutumes, dans une perspective d'anthropologie historique : Mordecai Ha-Cohen, *Higgid Mordecai. The History, Institutions and Customs of the Jews of Libya, Edited and annotated by Harvey E. Goldberg*, Jerusalem, Ben-Zvi Institute, 1979. En hébreu, deuxième édition révisée, 1980 ; Harvey E. Goldberg, *Jewish Life in Muslim Libya: Rivals and Relatives*, Chicago, University of Chicago Press, 1990. Goldberg s'est occupé dans une moindre mesure de la communauté juive libyenne installée en Italie : Harvey E. Goldberg, « Gravesites and Memorials: Alternative Versions of the Sacralization of Space in Judaism », in Eyal Ben-Ari et Yoram Bilu (dir.), *Grasping Land: Space and Place in Israeli Discourse and Experience*, Albany, SUNY Press, 1997, p. 49-62.

5. Haim Saadoun, « Hakdamah », in Haim Saadoun (dir.), *Luv*, Tel-Aviv, A.R.T., 2007, p. 7-8. En hébreu.

6. Piera Rossetto, *Mémoires de diaspora, diaspora de mémoires. Juifs de Libye entre Israël et l'Italie, de 1948 à nos jours*, thèse de doctorat, Université Ca' Foscari et EHESS Toulouse, 2015.

7. J'ai conduit mon terrain ethnographique entre 2011 et 2014 en Italie, en Israël, en France et au Royaume-Uni. J'ai interviewé 65 personnes nées en Libye entre 1920 et 1958, de religion juive. J'ai aussi interviewé une dizaine de personnes qui appartiennent à la deuxième ou troisième génération d'émigration, c'est-à-dire les enfants ou petits-enfants de juifs de Libye nés entre 1950 et 1982, en Italie et en Israël.

8. En réalité, le colonialisme italien a pris fin sur le terrain en 1943 avec l'arrivée des troupes britanniques, mais officiellement en 1950 avec les accords internationaux qui imposent à l'Italie d'abandonner ses colonies. Comme le souligne l'historien Labanca : « La fin politique du colonialisme italien se caractérise par le fait qu'elle a été décidée à la suite d'une défaite militaire, une défaite infligée par des "Blancs" sur d'autres "Blancs" », Nicola Labanca, *Oltremare. Storia dell'espansione coloniale italiana*, Bologna, Il Mulino, 2002, p. 334, ma traduction.

9. Labanca, *Oltremare. Storia dell'espansione coloniale italiana*, *op. cit.*, p. 171-173.

10. *Ibid.*, p. 171.

11. *Ibid.*

12. « Le 9 septembre 1954, un traité reconnaît aux États-Unis des "facilités militaires" et confirme la location de Wheelus Field qui donne à l'US Air Force le contrôle de la Méditerranée et des Balkans. Les Américains verseront la première année 700 000 dollars et 24 000 tonnes de grains, puis 4 millions de dollars par an pendant six ans et enfin 1 million de dollars par an pendant sept ans. À l'indépendance du Maroc, en 1956, la 17^e US Air Force y transfère son quartier général » : André Martel, *La Libye 1835-1990 : essai de géographie historique*, Paris, PUF, 1991, p. 172-173, citation p. 172.

13. Martel, *La Libye 1835-1990...*, *op. cit.*, p. 172.

14. Voir en particulier : *ibid.*, p. 173-179 ; Dirk Vandewalle, *A History of Modern Libya*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006, p. 53-61.

15. Martel, *La Libye 1835-1990...*, *op. cit.*, p. 175.

16. Vandewalle, *A History of Modern Libya*, *op. cit.*, p. 58.

17. Martel, *La Libye 1835-1990...*, *op. cit.*, p. 176.

18. Entretien avec Yvette et Moses, à Rome, le 13 mars 2012.

19. Eyal David, « Between Sophia Loren and "Little Tony": The Leisure Life of the Jews of Tripoli, Libya in the Fifties and Sixties », *Sephardic Horizons*, vol. 6, n° 2, 2016 : <http://sephardichorizons.org/Volume6/Issue2/David.html>

20. Entretien avec Meir, à Rome, le 24 mai 2012.

21. *Id.*

22. Piera Rossetto, *Mémoires de diaspora, diaspora de mémoires...*, op. cit., p. 325-337.
23. Marina Caffiero et Anna Esposito (dir.), *Judei de Urbe. Roma e i suoi ebrei: una storia secolare*, Rome, Pubblicazioni degli Archivi di Stato, 2011.
24. Serena Di Nepi, *Sopravvivere al ghetto. Per una storia sociale della comunità ebraica nella Roma del Cinquecento*, Rome, Viella, 2013.
25. Claudio Procaccia, « Linee di sintesi », in Archivio Storico della Comunità Ebraica di Roma (dir.), *La comunità ebraica di Roma nel secondo dopoguerra. Economia e Società (1945-1965)*, Rome, Camera di Commercio Industria Artigianato e Agricoltura di Roma, 2007, p. 17-22.
26. Archivio Storico della Comunità Ebraica di Roma (dir.), *La comunità ebraica di Roma nel secondo dopoguerra. Economia e Società (1945-1965)*, op. cit. La recherche se base sur les documents d'archives, un questionnaire distribué à 3 500 juifs romains nés entre 1917 et 1945 et officiellement inscrits à la communauté, et sur des entretiens semi-directifs.
27. Silvia Haia Antonucci et Alessandra Camerano, « “Ormai è passata.” L'illusione di una generazione e le trasformazioni dell'identità ebraica romana », in Archivio Storico della Comunità Ebraica di Roma (dir.), *La comunità ebraica di Roma nel secondo dopoguerra. Economia e Società (1945-1965)*, op. cit., p. 111-140.
28. Bruno Poggi, « Al di là dei sogni più audaci. Una ricerca sociologica sulla condizione socio-economica degli ebrei romani tra il 1945 et il 1965 », in Archivio Storico della Comunità Ebraica di Roma (dir.), *La comunità ebraica di Roma nel secondo dopoguerra. Economia e Società (1945-1965)*, op. cit., p. 77-91.
29. Entretien avec Yvette et Moses, à Rome, le 13 mars 2012.
30. Entretien avec Giordana Sermoneta, à Rome, le 26 novembre 2014. Giordana Sermoneta, l'actrice Mirella Calò et le metteur en scène Giacomo Piperno ont créé *La Compagnia del teatro giudaico-romanesco* (La Compagnie du théâtre judéo-romanesque) qui écrit et met en scène des comédies en *romanesco*, une langue très ancienne parlée par les juifs de Rome. Le *romanesco*, explique Sermoneta, possède une gestualité typique, aussi bien qu'un comique qui lui est propre. À travers le théâtre, il est possible de restituer cette gestualité et ce comique, deux éléments qui identifient de manière symbolique toute la particularité de l'histoire des juifs de Rome.
31. Les juifs de Tripoli ont institué deux « petits Pourim », l'un au début du XVIII^e siècle, l'autre à la fin. Les deux Pourim se réfèrent à « des événements historiques au cours desquels la communauté avait échappé à la souffrance » : Harvey E. Goldberg et Rosie Pinhas-Delpuech, « Les jeux de Pourim et leurs déclinaisons à Tripoli : perspective comparative sur l'usage social des histoires bibliques », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, n° 5, 1994, p. 1183-1195.
32. Entretien avec Giordana Sermoneta, à Rome, le 26 novembre 2014.
33. *Id.*
34. « La notion de territoire est aussi floue que celle d'identité : [...] *A minima*, nous dirons que le territoire est une construction consubstantielle de la venue à forme puis à visibilité sociale d'un groupe, d'une communauté ou de tout autre collectif dont les membres peuvent employer un “nous” identifiant. Il est condition et expression du lien social. [...] Pour nous donc, la mémoire en partage, qui permet d'affirmer une identité circulatoire, est *extensive* autant que le sont les territoires des circulations : elle signale non pas l'épaisseur des lieux de résidence mais les moments des négociations qui permettent de porter plus loin ses initiatives, de rencontrer, de traverser plus de différences, comme autant de situations et de circonstances fondatrices » : Alain Tarrius, « Nouvelles formes migratoires, nouveaux cosmopolitismes », in Michel Bassand, Vincent Kaufmann et Dominique Joye (dir.), *Enjeux de la sociologie urbaine*, Lausanne, PPUR, 2007 (2^e édition revue et augmentée), p. 150-151.
35. Chabia Arab, « La circulation migratoire : une notion pour penser les migrations internationales », *e-migrinter*, n° 1, 2008, p. 20-25.
36. Chantal Bordes-Benayoun, « Les territoires de la diaspora judéo-marocaine post-coloniale », *Diasporas*, n° 1, 2002, p. 1-14.

Composer les mémoires et recomposer les identités

RÉSUMÉ

Composer les mémoires et recomposer les identités : être « juif de Libye » à Rome

Des juifs de Libye, obligés de fuir le pays en 1967 à la suite du déclenchement de la guerre des Six Jours se sont installés à Rome, « patrie » de la millénaire communauté juive romaine. Dans la « rencontre-accrochage » de ces deux groupes, l'entrelacement entre composition des mémoires et re-composition des identités sur le plan public devient particulièrement intéressant.

SUMMARY

Composing Memories, re-Shaping Identities: Being “a Jew from Libya” in Rome

Jews from Libya who had been forced to leave the country in 1967, in the aftermath of the Six-Day War settled in Rome, homeland to the Roman Jewish community for two millennia. The “rug-ged encounter” between the two groups shows an interesting combination in composing memories and re-shaping identities in the public sphere.

RESUMEN

Componer los recuerdos y reconstruir las identidades: ser «Judío de Libia» en Roma

Los Judíos de Libia, obligados a huir del país en 1967 como consecuencia del estallido de la guerra de los Seis Días se instalaron en Roma, «patria» de la milenaria comunidad judeo-romana. La eclosión «encuentro-enfrentamiento» entre estos dos grupos supone una interesante combinación en la composición de recuerdos y reconstrucción de identidades dentro de la esfera pública.